

POUR LE MONDE ILLUSTRÉ

## LES DÉBUTS D'UN IMMORTEL

Suite et fin

Il y avait là le sous-préfet, un fin lettré, avec son secrétaire ; le président du tribunal de première instance avec le juge d'instruction ; le proviseur du lycée avec deux de ses professeurs ; l'archiprêtre de la ville avec ses trois vicaires ; le vieux M. Aubé, en retraite depuis un an, avec des airs de jeunesse extraordinaire ; mon oncle Alexis, le receveur des finances ; mon oncle François, le médecin, avec son fils Robert ; mes cinq tantes avec leur nuée d'enfants.

Après le tribut payé, selon l'antique et solennel usage, au minotaure de la politique courante et de la question du jour, la guerre d'Italie, la conversation, habilement conduite par mon père, tomba sur *Le Réveil*, le meilleur organe impérialiste de la région ; et, par ricochet, sur mon cauchemar *Jean de Guibray*.

Je devins tout oreilles. Figurez-vous un criminel devant un tribunal, dans l'attente d'un acquittement ou d'une sentence de mort : tel vous m'auriez vu ce soir-là.

—Vous avez lu ce conte, ce péché de jeunesse, monsieur le Proviseur ? demanda M. Aubé avec sa figure épanouie.

—Evidemment, M. Aubé ! Au lycée, tout le monde l'a lu, professeurs, élèves, domestiques ; tout le monde, jusqu'au portier !

—Ma femme est en train de l'apprendre par cœur, fit le juge d'instruction.

—Moi aussi ! c'est ravissant ! s'écria ma tante Louise de sa voix aigrelette.

—Oui, très moral, très bien écrit, surnaturel de verve et d'entrain ! ajouta l'archiprêtre avec cet accent grave et doux qu'on ne rencontre que dans les presbytères ou dans les sacristies.

—Quel sera donc ce jeune homme de l'arrondissement dont la plume précoce a le talent d'emporter d'emblée tous les suffrages ? répliqua M. Aubé, pour intriguer davantage.

—Je le sais, monsieur ; répondit mon cousin Robert. C'est Louis de Bonneveine !

—Louis de Bonneveine ! Il voyage en Orient. Comment va-t-il écrire des contes en Orient, cher ami ?

—Je le devine, moi, continua le sous-préfet. C'est le jeune marquis de Beausoleil. Il passe pour avoir un réel talent d'écrivain.

—Ni Beausoleil, ni Bonneveine, messieurs. Je vous en donne ma parole !

—Qui donc ? poursuivit mon oncle Alexis. Je connais l'arrondissement, je l'ai parcouru mille fois dans ma vie. Jamais je n'ai eu la bonne fortune d'y découvrir l'oiseau rare que l'on signale. Jamais je n'y ai rencontré un Mérimée !

—Il est en train de naître, monsieur ! répartit M. Aubé. Dimanche prochain, à la même heure, dans ma salle à manger, j'aurai la joie et l'honneur de vous le présenter à tous. A dimanche prochain, sans faute !

—A dimanche ! Nous verrons Mérimée ! riposta mon oncle François, sceptique comme toujours.

Et les invités de s'écrier : A dimanche ! M. Aubé ! A dimanche !

—Dimanche, me disais-je en moi-même, ce sera ton apothéose, mon cher, et tu y seras !

A partir de ce jour, M. Aubé devint mon idole ; et, jusqu'à sa mort, je n'eus d'autre support, d'autre magistrature, d'autre frein que lui. Je ne vis plus que par ses yeux et n'ouvris plus l'oreille qu'à ses paroles.

—Pas de fausse note dans votre style ! me répétait-il sans cesse ; je vous veux un clavier classique, tout à fait français. Ecrivez en homme, non en chanteur de café-concert. Le contraire du conteur, c'est le rhéteur ; le rhéteur que je hais comme un traître ; le rhéteur dont le métier n'est pas d'exprimer sa pensée, mais de la dissimuler sous des fleurs empoisonnées. Vous, restez conteur ! Vous resterez mon ami, dans ce monde et dans l'autre !

La semaine me parut éternelle. Ce dimanche-là avait des airs de ne pas vouloir venir ; et ce *Réveil*,

où devait s'étaler la fin de mon *Jean de Guibray*, je le trouvais arriéré, paresseux. Mon âme l'aurait voulu quotidien ou au moins bi-hebdomadaire. Papa partageait mon impatience, maman aussi. Maman surtout, superlativement engouée de ce qu'elle appelait mon génie, se forgeait pour son fils une gloire heureuse et douce qui la faisait pleurer de tendresse. Ainsi sont-elles, les mères des grands hommes. Elles voudraient le soleil sans aurore. Elles rêvent leurs enfants avant de les mettre au monde. N'est-il pas de foi populaire, chez les Bonapartistes, que Letitia Ramolino, durant sa grossesse de Napoléon, ne voyait dans son sommeil que des épées, des trônes et des couronnes ? Ses yeux, plongeant dans l'impénétrable avenir, y voyaient autre chose, ajoute la légende : un rocher désert, une prison chaude et humide avec des soldats anglais à l'entour, et son fils dedans.

Le samedi soir, un brave homme de compositeur m'apporta, très pressé, en courant, dix *Réveil* avec une lettre du maître de la maison. Des coups d'encensoir à en perdre la respiration. Le journal me proclamait grand écrivain, un Balzac en fleur, et me lançait un monceau de dithyrambes en pleine figure. Plus d'inconvénients à livrer mon nom au public. Mille raisons me faisaient un devoir de suivre ma vocation. Je deviendrais sous peu un des plus illustres citoyens de la République des lettres, et partant une des gloires de notre pays normand.

Tel était le pronostic du *Réveil*.

Avant de répondre à cette averse de compliments, je voulus pourtant attendre la manifestation du lendemain, où il me serait extrêmement facile de lire dans les yeux des convives l'opinion que l'on se formait de mon talent.

Bon papa, d'ailleurs, était de cet avis là.

Dimanche. C'est l'Épiphanie, la fête des Rois. Les cloches sonnent mélancoliquement l'Angelus du soir. Nous voici une trentaine à la table de M. Aubé. La conversation roule pesamment sur la baisse de la rente, sur le départ de l'empereur pour l'Italie, sur les résultats probables de cette guerre, sur ses contre-coups certains sur l'échiquier de la politique européenne. Tout cela m'était digressions oiseuses, à moi, insupportables banalités. J'assistais au plus étrange spectacle. Ma petite personne qui devait occuper toute la scène se trouvait oubliée derrière le rideau. On dînait en mon honneur, et il n'était pas plus question de moi que de l'an quarante ou des vieilles lunes.

Arrive le café tout fumant ; et, avec l'escadron de bouteilles qui lui fait cortège, un peu plus de feu dans la conversation. Ma foi ! ce n'est pas tant pis ! Le temps se passait pour moi dans une sorte d'agonie.

Tout-à-coup, M. Aubé tire sa montre, y regarde, puis se lève, en la remettant prestement dans la poche de son gilet. Tous les yeux convergent vers lui. Toutes les attentions le suivent. Moi, je baisse la tête et passe et repasse ma serviette sur la bouche. On aurait entendu une souris courir dans cette salle à manger, ou une mouche y battre des ailes.

M. Aubé parle : son ceil parle. Il me fixe, et ses regards plongent jusqu'à mon âme.

—Messieurs ! Je viens satisfaire votre légitime curiosité, dit-il, en vous présentant ce soir le héros du jour, le père encore inconnu du charmant *Jean de Guibray*, mon ancien élève, et ami plus que jamais cher, Guy Grandval, ici présent. Je salue en lui avec orgueil l'aurore d'un beau talent et je l'engage désormais à consacrer sa vie au noble métier des lettres, pour la joie de sa famille et la gloire de notre région.

Tout était dit : pas d'énigme.

M. Aubé se rassit, content de sa bonne action. La salle éclata en applaudissements ; l'enthousiasme chargé en nuée jusque-là, me creva sur le dos et les félicitations me tombèrent sur les épaules en cataclysmes diluviens.

Mon procès était gagné. Je me sentis sacré écrivain. Plus d'obstacles à ma vocation, désormais : au contraire, des encouragements à bouche que veux-tu, et cela de la part de papa, de maman, de mes frères, de toute la famille. Quand mon oncle Alexis parlait de moi, il ne m'appelait plus que : *mon neveu le roman-*

*cier !* et ma bonne tante Louise que : *notre petit Balzac !* ce qui me chatouillait agréablement l'épiderme, je vous le jure.

Liberté fut laissée au *Réveil* de jeter mon nom en pâture à la curiosité publique, en y ajoutant ce que bon lui semblerait.

*Le Réveil* se mit en frais d'éloquence, ce jour-là. Voici, mot à mot, l'entrefilet qu'il publia, la semaine suivante, en première page et en caractères gras :

Nous sommes on ne saurait plus heureux de constater que *La Vocation de Jean de Guibray* a fait sensation dans notre région. Cent lettres sont parvenues à nos bureaux en quête de renseignements sur l'auteur de cet émouvant récit. Après cet accueil si flatteur, si enthousiaste, ajouterons-nous, de nos populations à une plume jeune, mais déjà mûre pour les œuvres de plus longue haleine et de plus haut vol, le *Réveil* aujourd'hui ne voit aucun inconvénient à déchirer le voile qui couvre un nom respecté parmi nous, mais inconnu dans les lettres ; et auquel, sans être prophète, nous ne craignons pas de prédire le plus brillant avenir. C'est Guy Grandval, fils de notre sympathique conseiller d'arrondissement.

Cela, c'était du style comme en voulait M. Aubé, et moi aussi ; du style sobre, nerveux, rapide comme un trait et clair comme le jour. Pour ma part, du fond de ce style lumineux, je vis tout mon talent, comme on voit le dedans d'un pâté dont on vient d'enlever la croûte.

L'aurore allait devenir soleil.

Il en est du génie comme de l'apparition des esprits : tout le monde en parle, veut le connaître, surtout ceux qui ont la grâce spéciale d'admirer sans comprendre.

Guy Grandval vola de bouche en bouche, comme un bonbon sucré, à travers la contrée. Solennelle et souriante, sa réputation prenait des pieds envahisseurs, des grandes bottes de conquérant. Quoique sobre, il avait le nez écarlate, presque violet, et le monde intérieur n'existait plus à ses yeux. Seule, la beauté du dehors avait le don de l'émuouvoir. Nulle réalité pour lui excepté les visions de son âme. Il se chauffait au brasier de cette vieille fille qui se nomme la gloire.

Oui, tel était mon évangile, en ce temps-là : l'évangile d'une demoiselle Alexandre Dumas, fille légitime de son prodigieux papa. Je devenais un être de musique et de rêve. M. Aubé, qui m'aimait beaucoup et qui était un sage, avait la tendresse de me le dire et l'orgueil de le crier sur les toits dans ses flâneries. Une seule chose m'effrayait : le poids des lourdes règles que m'imposait l'autorité de mon père spirituel. J'aurais voulu du saint François de Sales, on me servait du Bossuet.

Il avait raison, cependant M. Aubé. C'est à son fouet que je dois, pour être juste, le mouvement, la rapidité, l'élégance entraînant et concise de mon français.

Mathématiquement, il me mesurait : littéralement, il était profondément pénétré de ma vague personne qui, à ses yeux, représentait un symbole. Bref, il fumait son grain d'opium dans ma pipe d'écume de mer.

—Comment vas-tu ? me demanda-t-il un jour.

—Je ne vais pas, répondis-je, je vole, je me sens des ailes.

—Tant mieux, fit-il : deviens oiseau, alouette ou rossignol, à ton gré ; c'est le plus doux des métiers.

—Alouette ! murmurai-je tout bas.

Voilà comment je devins académicien !

HENRI DE MELVAL.

Le client.—Vous êtes pharmacien droguiste, n'est-ce pas ?

Le pharmacien.—Oui.

Le client.—Et y a-t-il longtemps que vous exercez ?

Le pharmacien.—Vingt-cinq ans.

Le client.—Et vous connaissez bien votre métier ?

Le pharmacien.—A fond.

Le client.—Et vous avez votre diplôme ?

Le pharmacien.—Le voilà encadré.

Le client.—C'est bien, donnez moi pour deux sous de boules de gomme.